

Par quoi commencer cette année 2022 ? Les épreuves fleurissent aussi vite que l'acné juvénile à l'époque de mon adolescence, toujours plus nombreuses. Après déjà (ou seulement) 5 années de pratique longue distance, le défi physique (Distance, dénivelé) n'est plus l'élément moteur. Me concernant, la dimension du voyage et les paysages traversés sont les éléments déclencheurs.

Depuis la fin de l'automne – le début de l'hiver, un nom revient régulièrement dans ce petit monde en expansion : la Desertus Bikus. Cette appellation un tantinet naïve est une bonne accroche. Derrière celle-ci, il y a un projet : traverser les 4 déserts espagnols. 1250 kilomètres et 12500 mètres de dénivelé : c'est raisonnable pour une entame de saison.

Mais qu'est-ce qu'un désert ?

Définition du Larousse : Région du globe caractérisée par une pluviométrie inférieure à 200 et souvent même à 100 mm par an et où la densité de population est très faible en raison des conditions du climat (aridité, froid).

Dans mon esprit, désert en Espagne égale paysages des westerns spaghetti, Clint Eastwood, Ennio Morricone, ... C'est tentant. Et puis aussi, des températures bien plus clémentes qu'en France à cette période de l'année. Restera à régler la question de la disponibilité.

Début décembre, les inscriptions sont ouvertes. Très vite elles s'enchaînent. Apparemment, je ne suis pas le seul intéressé. La communication sur Facebook est efficace, chaque nouvel inscrit est présenté de façon originale.

Yvan, la personne à l'origine de ce projet, distille les publications au fil de l'hiver, sans temps morts. La liste des inscrits s'allonge et croit même brutalement à partir de la mi-janvier. Dans cette liste se sont glissés pas mal de coureurs au palmarès déjà bien rempli. Ça promet une belle bagarre devant, certainement une victoire en moins de trois jours.

Je franchis le pas le 19 janvier avec la possibilité de pouvoir reporter mon inscription à l'année suivante, si je ne suis pas disponible.

L'hiver se passe à rouler à l'intérieur principalement : 3 sorties en HT et une longue à l'extérieur. C'est la première fois que je ne peux plus rouler en extérieur et je redoute le résultat en épreuve ultra.

Jeudi 21 avril, je suis en voiture en direction du Tarn avec le vélo et les affaires en vrac dans le coffre. La veille, je laissais derrière moi les Lions de la place Daumesnil pour une dizaine de jours. Je suis coincé dans un bouchon entre Limoges et Brive lorsque qu'un bip retenti sur le téléphone. C'est Laurent Boursette, qui m'avertit qu'un mouvement social affecte le personnel naviguant de la SNCF sur la ligne de train entre Toulouse et Bayonne. En conséquence, il rallie Anglet en voiture de Grenoble. Je n'ai pas encore réservé de billet de train, car je suis susceptible de partir avec Jean-Philippe Vidal de Toulouse. Je devais faire un choix en fonction de mon avancée dans la préparation du vélo. Désormais, je n'ai plus le choix.

En fin d'après-midi, appel de Jean-Philippe alors que je suis toujours en pleine préparation. Il récupère Damien, un autre participant, en galère de train lui aussi. Laurent me propose gentiment de passer par le Tarn pour me prendre.

Jeudi soir 20h00 : hormis ma nouvelle sacoche Tailfin que je viens de recevoir, je suis prêt. Impossible de mettre en place l'axe traversant du support de ladite sacoche. J'ai aussi

l'option de la fixer directement sur les œillets du hauban, mais je ne préfère pas. Tant pis je partirai avec ma fidèle Ortlieb (Heureusement que je l'ai prise !).

Nuit de jeudi à vendredi : 3h41, j'ai les yeux grands ouverts. Je viens de comprendre pourquoi je n'ai pas réussi à installer l'axe traversant. Je bouquine un peu, me rendort et à 07h00 je me remets à l'installation de la Tailfin.

10h00 à peine, Laurent débarque alors que je suis en train de tondre. Le temps de me changer et nous mettons le cap sur le Pays Basque. C'est parti, je commence tout juste à lâcher prise par rapport au quotidien.

Pendant les 3 heures de route nous échangeons sur l'évolution de notre sport depuis 2-3 ans : la multiplication des épreuves, la moyenne d'âge des concurrents en très forte baisse, l'usure mentale que nous ressentons de plus en plus course après course, etc.

Le trajet passe très vite. Nous rejoignons le QG de départ et après avoir procédé à notre enregistrement et récupéré notre balise, nous filons rejoindre Jean-Philippe déjà attablé devant sa première chopine de bière en compagnie de Damien. Nous déjeunons et partageons au sujet de nos choix respectifs d'itinéraires.

Jean-Philippe a bien étudié son parcours en procédant à des vérifications sur Google Map et Street View. Laurent a essayé de rationaliser en privilégiant le ratio distance par rapport au dénivelé en empruntant des axes roulants.

Pour ma part, j'ai croisé les différentes traces proposées par Komoot en fonction du type de vélo renseigné. Je pars sur un choix de parcours donnant la part belle au tourisme, et ayant au programme des tronçons de plusieurs dizaines de kilomètres de pistes.

Après le déjeuner, nous investissons nos chambres d'hôtel afin d'essayer de grapiller quelques heures de repos avant le départ donné à minuit et une minute. Je n'ai pas vraiment dormi, mais ça m'a fait du bien. Ces moments de calme marquent une réelle rupture avec ces dernières 36 heures, qui se sont déroulées dans une certaine précipitation pour mes préparatifs.

Nous rejoignons l'aire de départ à 22 heures à la demande d'Yvan. Ça grouille de monde entre les coureurs et les accompagnateurs. Comme à l'accoutumée, chacun scrute le vélo de l'autre, essayant de se rassurer sur ses propres choix ou au contraire de ne pas paniquer lorsque l'on découvre certaines montures harnachées vraiment légèrement, voire guère plus que pour un BRM 200.

C'est aussi l'occasion de revoir certaines personnes ou d'en rencontrer d'autres physiquement. Il se dégage une atmosphère qui me rappelle la BTR 2017. En effet, il y a une proportion importante de participants pour laquelle c'est la première expérience en cyclisme longue distance.

Un sujet revient de plus en plus dans les conversations : la météo. Pour le moment, c'est plutôt une soirée aux températures agréables. Mais la pluie semble nous attendre au coin du bois dès les premières heures de course. Trop tard pour revoir le packaging : les dés sont jetés.

L'ambiance est bon enfant. Devant le bâtiment qui nous accueille un brasero a été allumé, plusieurs banquettes sont disposées autour de celui-ci. Pour certains la bière coule à flots, certaines cigarettes font même sourire : no stress.

Cyrille alias Moh Risse fut le premier à s'inscrire sur cette Desertus. Je l'avais rencontré il y a une petite année sur le Roots Bikepacking. Il a eu un terrible accident de vélo à l'automne et ne pourra pas prendre le départ, car toujours en convalescence. Il est tout de même présent pour humer l'atmosphère et revoir certaines têtes.

Dans tout ce brouhaha, j'ai perdu de vue Laurent et Jean-Philippe. L'heure du départ approche, je récupère mon vélo, mets mon casque, enfile mes chaussures et charge ma première trace. Le départ est donné.

Après 2 intersections, je me retrouve quasiment seul. Le gros de la troupe a opté pour un autre choix d'itinéraire.

Je ne tarde pas à rejoindre la piste cyclable qui longe la Nive. Je double 2-3 concurrents, je suis tranquille. Beaucoup plus agréable pour s'extirper de l'agglomération que le centre-ville. A Ustaritz, je quitte ces rives. Je continue mon approche du massif pyrénéen, laisse Espelette sur ma gauche et traverse plusieurs villages à l'orthographe spéciale gros score au scrabble. La frontière est assez vite franchie, moins de deux heures après notre départ. Nous longeons la Nivelle, qui dégringole des reliefs que nous devinons sous nos pédales. Mais le feu d'artifice propre au Pays Basque a déjà commencé il y a une heure avec plusieurs pétards aux pourcentages assassins, dont ce pays a le secret.

Le ciel est maintenant bien menaçant, il tombe quelques gouttes ici et là. Je continue de remonter pas mal de lucioles, preuve que mon tracé n'était pas le plus optimisé. Peu importe, la route est encore longue jusqu'à Nerja.

A la bascule de la première véritable ascension, la pluie s'installe doucement. Les jambes sont plutôt bonnes et je tape un peu trop dedans. Ce n'est pas normal, que je double autant alors que la route s'élève...

Au pied du deuxième col, la pluie est maintenant bien présente. J'enfile ma veste avant d'être complètement mouillé sans enclencher la fermeture éclair. Je rattrape Mathieu Lifschitz, très reconnaissable avec sa bagagerie orange. La dernière fois que je l'ai vu, c'était à la BTR 2020, en pleine nuit à l'approche du Massif Central. Nous avons alors improvisé une pause casse-croute aux abords d'un cimetière en compagnie de Marguerite.

2-3 kilomètres avant le sommet, je remonte ma fermeture éclair car il pleut vraiment dru. J'ai le moral en berne, la pluie est vraiment froide. Nous ne sommes qu'à la fin du mois d'avril, et à près de 1000 mètres d'altitude et ben...il ne fait pas chaud ma bonne dame.

Au sommet, notre petite armée est en pleine déroute. Plusieurs compagnons d'infortune se sont arrêtés pour se couvrir. Me concernant, il n'y a pas de risque : je n'ai pas emmené grand-chose. Je bascule dans la descente sans demander mon reste. Vite descendre pour gagner en température, car il ne doit pas faire plus de 3 degrés. En l'espace d'une heure, je suis passé d'un état proche de l'euphorie à Waterloo morne plaine. Je grelotte sous une pluie qui semble bien décidée à ne pas baisser en intensité. C'est mal embarqué cette affaire...

Après quelques kilomètres de descente, j'aperçois plusieurs gars sous un carport. Je m'arrête sans pouvoir maîtriser mes tremblements, attrape la malheureuse paire de gants longs de VTT que j'ai emmenée et mon sous casque. J'avale un morceau de pain avec du fromage et détailé suivi par 2 autres cloportes. Nous perdons toujours de l'altitude, mais nous devons quand même pédaler. Le vent est défavorable, je m'accroche aux roues de mes compagnons de galère.

A l'approche de Pampelune, la pluie cesse les hostilités. Pfouu, ça va très vite mieux. En 100 bornes à peine, nous sommes rentrés dans le vif du sujet. Terminée la belle assurance des vieux briscards au long cours affichée au départ, il est rincé le matador des longues distances.

Vent debout, nous contournons Pampelune par une sorte de périphérique. Heureusement, que nous passons de très bonne heure : pas de circulation. Mes 2 compagnons scrutent les alentours, à l'affut d'une possibilité de café. Pampelune n'évoque rien pour moi hormis un roman d'Ernest Hemingway : le soleil se lève aussi.

Alors que nous nous arrachons de cet ensemble urbain, ils s'accordent une pause-café. Je continue car je veux bien sécher et ne pas me refroidir.

Ça souffle toujours pleine poire. Je me cramponne à mon cintre et chemine laborieusement. Envolées ces belles sensations des premières heures ! Je guette Tarfala, en effet ma première idée était d'aborder directement le CP 1 par le Nord en empruntant pas mal de kilomètres de pistes. La pluie a vite eu raison de mon âme vagabonde. Back to the road, une valeur sûre...

A la sortie de Tarfala, je charge la trace option pluie. Ce n'est vraiment pas trippant : de longues lignes droites avec de longues montées suivies de longues descentes. Il me tarde de découvrir ce désert des Bardenas qui abrite le CP1. La pluie reprend : ras le bol, je serre les dents et continue. Vers 8h00, je m'arrête quelques minutes pour manger sur mes provisions embarquées. Je consulte rapidement le tracking de la course et me rends compte que je navigue vers la 20-ème place. Je scrute plus attentivement la tête de la course : tous les favoris sont là hormis Laurent. Je suis surpris et cherche son dossard. Je le trouve assez loin derrière. Que s'est-il passé ? Bizarre...

Je repars et ne tarde pas à enfin entrer dans les Bardenas. Pas facile cette approche du CP1 : le vent est toujours de la partie et nous empruntons un long tobogan pour rejoindre la piste finale. Ça cogne un peu, mais avec ma nouvelle monture Gravel chaussée en 28, ça me change de mon habituel Tarmac en 23.

Au loin j'aperçois cette concrétion calcaire emblème de ce désert. Pas mécontent d'être arrivé. Surprise, Yvan notre GO est là pour nous accueillir en compagnie d'un cameraman. I feel like a champ ! Yvan me glisse même que je suis 9-ème. Comment est-ce possible : je n'ai doublé personne depuis mon petit check il y a un peu plus d'une heure. Et bien pour une fois, ce sont les autres qui ont été se mettre dans une bonne galère : l'option Nord et ses pistes pour accéder au CP1. Nathalie Baillon ne tarde pas à débarquer crottée de la tête aux pieds. Le vélo est bon pour une petite séance de karcher.

Après quelques mots échangés avec Yvan et une petite collation, je repars. Il ne fait vraiment pas chaud et les prévisions pour les 20 prochaines heures ne sont guère pas encourageantes. Vent défavorable, froid et averses.

Déjà 200 bornes effacées depuis le départ. Il en reste 240 pour atteindre le CP2. Ça me semble jouable pour une arrivée entre 22 heures et minuit.

Le magicien

S'en suit 60 bornes de plaine imbuables. C'est moche, tout droit, interminable et toujours ce vent. A Mallen, je dénicher un Dia%. Arrêt déjeuner, la pluie a cessé et un brin de soleil s'est invité. Assis par terre devant le Dia, je mange et commence à me détacher du quotidien pour enfin entrer dans ce voyage. Malheureusement, cette Espagne correspond à l'image que je m'en faisais : grise, austère, tristounette. La communication est difficile, car dans ce pays c'est espagnol première langue, espagnol deuxième langue et pour les linguistes espagnol troisième langue !

Je reprends la route, regonflé, les jambes répondent à nouveau pendant quelques dizaines de kilomètres seulement. A Carinera, la messe est dite. Je ne suis pas au mieux, le vent souffle toujours, il ne fait pas chaud et le ciel est très menaçant droit devant. Quelques jeunes me passent, alors que je mange un morceau sous un abribus (Guillaume de Lustrac, Romain Montanat, Romain Haag entre autres) : certains m'encouragent, ils sont vraiment plein d'entrain.

Résigné je m'attaque à la longue bosse après Carinera, je me traîne. C'est maintenant Dirty le Besogneux : rouler sans trop réfléchir, quelle que soit la vitesse de déplacement. Cette longue bosse nous fait passer de 570 mètres à 1000 mètres, suivie de 50 kilomètres sur des plateaux balayés par les vents où il n'y a rien. Pas un bistrot, pas un rade où se requinquer. Je redoute de me faire à nouveau doucher, car j'ai la désagréable 'impression de me faufler entre les grains, que je devine à droite, à gauche.

Un peu avant le point haut de cette ascension, le GPS me fait prendre à gauche dans un chemin creux. Je ne suis pas vraiment d'humeur à m'embarquer là-dedans. Néanmoins, je distingue quelques traces de pneus, alors je m'y engage. 3-4 kilomètres de chemins agricoles, pendant lesquels je prie pour ne pas crever.

Une brève descente met fin à cette traversée de plateaux, qui m'a rappelé fortement certains coins de l'Aveyron, mais avec l'odeur en plus. En effet, je ne sais pas si les Espagnols se parfument au Roundup ou se baignent dans des mares de lisier, mais ça pue continuellement. Je n'en peux plus de cette odeur.

Je perds à peine 100 mètres d'altitude et rallie la petite bourgade de Calamocha. Elle porte bien son nom...

Il est un peu plus de 19 heures et j'ai faim. J'ai déjà bien tapé dans les quelques victuailles que j'avais emmenées et il me faut me restaurer. En traversant le bled, j'aperçois un vélo devant un bar. Je retrouve son propriétaire attablé au zinc en train d'ingurgiter des tapas. De toute façon, il n'y a rien d'autre : quelle misère. Je commande ceux qui me semblent le plus ressembler à de la nourriture comestible pour me nourrir : aucun plaisir.

Je ressors chercher quelque chose dans ma sacoche et là c'est le choc. C'est glacial dehors. Je ne m'en rendais pas compte sur le vélo, je prends un gros coup sur la caboche. Soudainement, continuer ce soir ne me semble pas une bonne idée, surtout que jusqu'au CP 2, nous continuons à gagner de l'altitude.

Le moral dans les chaussettes, je me défile et cherche un hôtel. Le vent souffle toujours et il est prévu 3 degrés dehors cette nuit. Je crains de ne pas bien dormir en bivouac.

Je trouve rapidement un hôtel à la sortie de la ville, commande un sandwich fourré avec une tortilla, et file sous la douche. Le vent siffle dans les volets de la chambre accompagné par le ronronnement de la climatisation réversible. Je jette un coup d'œil sur les prévisions météo : 3 degrés à Calamocha lorsque je repartirai et zéro dans le massif que je dois franchir, avec beaucoup de vent.

Je sors le peu de fringues que j'ai emmené. Demain j'enfile tout. Ma paire de gants longs ne fera pas l'affaire, ce sont des gants de VTT destinés à protéger les mains des branches...

Ma deuxième paire de chaussettes est trempée : je les avais mises dans le bidon outillage dont le couvercle est fissuré. Elles devraient être sèches lorsque je repartirai.

20h35 : je suis au lit, du jamais vu, il est où le guerrier ? Mais ce n'est pas fini, je règle le réveil pour 1h30, soit 5 heures de sommeil. Cure de sommeil en plein ultra...

380 kilomètres – 17h40 de selle – 4 650 mètres de dénivelé

Je ne m'extirpe du lit qu'à 2h30. Je mange rapidement et suis sur la selle à 3 heures. Je ne ressens pas tout de suite le froid tant redouté. Pourtant, très vite, ça commence à pincer. Le vent souffle comme jamais, la nuit est d'encre, j'aperçois au loin des points rouges qui clignotent signalant le massif que je dois atteindre et franchir.

Je n'avance pas, le vent est trois quart face droite, impitoyable. Un peu moins de 80 kilomètres à couvrir jusqu'à Albarracin, où se trouve le CP2. Il me faudra quasiment 5 heures pour les effacer. Je suis congelé. Après Ojos Negros, la pente s'accroît soudainement pour s'allier avec le vent. Je dois franchir le massif qui culmine à 1400 mètres d'altitude. Et dire, que le soleil est prévu pour cette journée. J'ai du mal à y croire. Je dois m'arrêter à plusieurs reprises pour tenter de me réchauffer les mains ; elles me font si mal.

Une fois le point culminant atteint, le vent se renforce et me surprend à plusieurs reprises par le travers et m'envoie balader de l'autre côté de la route. Pourtant, je ne dois pas être loin des 95 kilos avec le vélo et les sacoches.

Je roule maintenant sur la Sierra de Albarracin. Dommage, l'aube n'a toujours pas pointé le bout de son nez, je ne vois rien.

Je commence tout juste à quitter le plateau, que le jour se lève enfin. J'ai dit le jour, pas le soleil. Je suis transi de froid, surtout les mains. Une route bien défoncée me permet de rejoindre un axe plus important : Albarracin est en vue. Je laisse la nouvelle ville sur ma gauche et commence à grimper vers la cité. J'avoue c'est joli, mais mes mains me font trop souffrir pour apprécier l'endroit à sa juste valeur. Cahin, caha, la vieille ville se rapproche, lorsque je distingue des lumières dans un hôtel sur ma droite. Au diable la validation du CP 2 distant de quelques hectomètres, je largue mon vélo devant l'hôtel avec une grosse pancarte « A vendre ». Le bar/restaurant semble fermé, j'essaye une petite porte qui jouxte et miracle elle est ouverte.

Il n'y a personne à la réception, je me faufile dans un coin et profite de ces quelques instants volés à l'abri de la morsure du froid.

Le taulier ne tarde pas à me repérer. Il me demande quelque chose en espagnol (Langue que je n'ai pas apprise), je tente de rassembler mes quelques connaissances dans la langue de Cervantès et fini par lâcher un misérable « Breakfast possible » ? La magie de ces deux mots savamment choisis opère et se conclut par un « si » synonyme de délivrance.

Je m'attable et les 5 minutes qui suivent seront les plus douloureuses. Au fur et à mesure que le sang afflue de nouveau dans mes mains, je subis des vagues de douleurs. Elles sont vite oubliées alors que je dévore les quelques morceaux de pains qui accompagnent mon chocolat chaud.

Je regarde distraitemment le tracking pour m'apercevoir qu'en fin de compte, très peu de participants ont validé le CP2. Mais surtout grosse surprise : l'illusionniste a frappé, Laurent est à Albarracin. Mais d'où sort-il ? Il devait progresser au sein d'un groupe la veille, et sans zoomer

suffisamment sur la carte du tracking, je n'ai pu voir son numéro masqué par d'autres. Je pensais qu'il avait rallié le CP1 pour récupérer son sac auprès d'Yvan et qu'il avait jeté l'éponge. Je l'aurai su, je ne me serais certainement pas arrêté à Calamocha et aurais poursuivi jusqu'au CP2. Comme quoi, le tracking influence nos décisions.

Il est temps de repartir, je passe dans la salle du bar pour régler et qui vois-je débarquer : Yvan, la gueule un peu de travers lui aussi. Et oui, ce n'est pas de tout repos de suivre les coureurs, même en voiture.

Nous échangeons un moment et il m'éclaire sur les péripéties de Laurent de la première nuit. D'ailleurs le voilà lui aussi qui entre dans la salle. Il s'apprêtait à repartir de l'hôtel, lorsqu'il a reconnu mon vélo en vente dehors.

Nous repartons ensemble après être allé valider mon CP2. Laurent est couvert comme s'il allait affronter un blizzard. Laurent, c'est le Gérard Majax de l'ultra (J'avais d'abord choisi Garcimore, mais j'ai ménagé la susceptibilité du champion). L'ensemble de sa bagagerie fait à peine la moitié du volume du sac à main de Paris Hilton, mais dedans il y a une tenue complète pour la pluie, une autre pour le froid, de la nourriture pour toute la course, 4 chambres à air et autres outils plus une tenue de soirée pour la cérémonie des médailles.

Nous avons une bonne heure et demie de grimpe pour sortir de la vallée d'Albarracin. Le soleil montre enfin le bout de son nez, le ciel est bien dégagé et les paysages sont plutôt sympas. Rien de comparable avec ceux de la première journée.

J'exhorte Laurent à rouler à son rythme et ne pas se trainer avec moi. Mais non, sa seigneurie va passer la journée à mes côtés. Nous papotons et j'en profite pour le questionner sur son début de course.

Comme prévu, il avait prévu de faire fi de sa trace GPS et de suivre les cadors pour la première nuit. Sofiane Séhili est parti pleins fers et a traversé toute l'agglomération comme un véritable coursier qu'il a été. Seulement là, il n'avait aucun colis ou plis urgents à délivrer. Une fois sorti de la zone urbaine, il n'a pas fallu longtemps pour se retrouver au pied du col à franchir direction la frontière. Laurent a perdu quelques longueurs dans cette ascension. Sofiane a basculé sans ralentir abordant la descente toujours à bloc. Laurent s'est employé à le suivre. Surpris par un virage, Sofiane a frôlé la catastrophe, mais pas Laurent. Choc contra la glissière, vol plané par-dessus et atterrissage sur le dos dans un roncier suivi de près par son vélo qu'il a reçu sur lui. Tout s'est déroulé très vite, Sofiane ne s'est rendu compte de rien, ni ceux qui suivaient quelques dizaines de secondes plus loin.

Bilan : un petit miracle. Le vélo n'a pas grand-chose, le bonhomme non plus. Il en sera quitte avec la perte d'un bidon.

Mais Laurent et son GPS, c'est je t'aime, moi non plus. Déjà lors de la BTR 2020, alors qu'il filochait dans le premier groupe, Laurent avait eu un incident de sacoche, qui l'avait contraint à lâcher le groupe. En repartant, il avait chargé la mauvaise trace l'emmenant directement au CP2 sans passer par le CP1.

Sorti de son roncier, Laurent charge sa trace et repart...dans le mauvais sens, direction le départ. Le temps de se rendre compte de sa bévue et de se remettre dans le sens de la course, ça lui coûte 60 bornes de rab'.

Mais ces péripéties ne l'ont pas empêché d'être dans les 15 premiers en ce début de deuxième jour et de repartir moins de 10 minutes après Sofiane du CP2.

Ah, j'oubliais : plus de trace jusqu'au CP3 pour notre Garcimore : effacée par erreur...

Nous cheminons maintenant au soleil, Yvan nous passe avec sa sœur alors que nous sommes sur le plateau. Nous allégeons notre tenue au fur et à mesure que la matinée avance. J'ai faim, n'ayant pas assez mangé depuis le départ d'Anglet. Nous stoppons une première fois et je tape dans la sacoche. Nous espérons pouvoir trouver de quoi nous ravitailler un peu plus loin.

Malheureusement, nous traversons l'Espagne profonde, bien loin du dynamisme économique des grands centres urbains. Et pour ne rien arranger c'est dimanche.

A Motilla del Palancar, nous perdons pas mal de temps à trouver un endroit pour nous restaurer. Nos efforts sont enfin récompensés et nous commandons directement 2 sandwiches chacun. Me concernant, j'ai déjà effacé 220 kilomètres depuis le saut du lit. Il était temps de me remplir l'estomac. Pause sympa au soleil, mais en gardant tout de même jambières et manchettes car le fond de l'air reste frais et nous craignons les coups de soleil. Paradoxal !

Le ventre plein, nous continuons notre cheminement vers le CP 3. Au loin nous apercevons un cycliste. Il s'agit de Léo Humbert. Puis quelques kilomètres plus tard, nous reprenons Paul Wust. Ce dernier avance à un rythme qui lui est propre, nous ne tarderons pas à le perdre...une fois par l'avant, puis par l'arrière. Va comprendre.

L'après-midi passe tranquillement. Nous faisons connaissance avec Léo et ma foi les kilomètres défilent correctement. Laurent est sur la retenue, Léo à son rythme et moi je m'accroche. Je roule un tout petit peu au-dessus de mon rythme habituel.

En fin d'après-midi, notre sympathique reporter Antoine, nous filme sur quelques kilomètres. La moyenne monte légèrement à cette occasion, puis revient à la normale une fois Antoine reparti. Nous commençons à penser au dîner.

Nous avons évolué toute la journée entre 700 et 900 d'altitude. Il nous reste un talus à passer qui culmine à un peu plus de 1000 mètres, puis un profil bien descendant suivra sur plusieurs dizaines de kilomètres.

Arrivé sur ce plateau, nous avisons un estaminet, qui ne paye pas de mine. Nous tentons le coup pour dîner et bingo, c'est possible. Il est quasi 20h30, j'ai 330 bornes dans les pattes, dont 250 dans la roue de Monsieur Boursette. Cette pause repas est la bienvenue.

Nous passons commande au bar et torpillons de fait la petite vitrine à tapas. Nous faisons rajouter 3 sandwiches pour mettre dans la sacoche. Nous nous installons en terrasse, mais très vite nous devons nous couvrir, car la fatigue, l'altitude et le soleil qui est déjà bas sur l'horizon nous font grelotter.

Un bon moment, ce repas : on regarde le tracker. Il y a des copains de Léo 70 bornes devant. Nous envisageons de prendre un hôtel au même endroit à Arroyo del Ojanco. Nous devrions y être assez rapidement car nous allons perdre 600 mètres d'altitude en empruntant un axe assez important, roulant, avec un bon revêtement.

Effectivement, on ne lambine pas, enfin surtout Laurent. Plus les kilomètres passent, plus il relance le bougre. Léo montre quelques signes de lassitude, cherche à soulager son assise et ses pieds.

Arroyo est une bourgade assez importante et animée en ce dimanche soir. Il est plus de minuit, mais il y a encore un peu de monde dans les rues. Nous arrivons à l'hôtel convoité, mais c'est la déception : plus de chambres disponibles.

Nous regardons le tracking, mais il ne semble pas y avoir de coureurs séjournant dans l'hôtel. J'avise une espèce de patio qui jouxte l'hôtel et demande la permission d'y dérouler mon sac de couchage. Pour moi, fin de la journée, j'ai mon compte. Laurent n'a pas du tout envie de

dormir et se sent plutôt bien (J'avais remarqué !) Léo n'a pas le choix, il n'a rien pour bivouaquer, il repart avec Laurent. Salut les gars, ce fut une bonne journée en votre compagnie. 1h00 du matin, je me glisse dans mon duvet après un rapide brin de toilette à la lingette. La journée a été longue et j'apprécie d'être autonome pour dormir sans être dépendant d'un point de chute. Je n'aimerais pas être à la place de Léo...

400 kilomètres - 17h00 de selle – 3650 mètres de D+

Quand t'es dans le désert depuis trop longtemps...

Encore une fois, je dors plus que d'habitude. Je m'extrait du sac de couchage vers 05h20. Je prépare le vélo tout en réfléchissant à l'itinéraire que je vais prendre pour rejoindre le CP3. Jean-Philippe a semé la graine du doute dans mon esprit pendant le déjeuner à Anglet. Mon option de parcours passe par un rio, qui pourrait s'avérer compliqué à franchir en cas de fort débit. Au regard des pluies du premier jour, je vais m'abstenir. Je me connecte sur Komoot, accède aux parcours du compte de Jean-Philippe et transfère sa trace sur mon GPS.

05h50 c'est parti pour Gorafé. Tout d'abord, une petite ascension pour rejoindre et traverser Villanueva del Arzobispo. Parfait pour un réveil musculaire et monter en température. Si Laurent l'a monté à sa main, il n'a pas dû être à la fête le Léo. Ensuite la trace de Jean-Philippe délaisse l'axe principal et me voilà sur une toute petite route bien défoncée, entrecoupée de portions non asphaltées, utilisée par les arboriculteurs du coin pour accéder à leurs vergers. C'est vraiment tape-cul et je dois être très attentif pour ne pas y laisser une roue.

Très vite les vergers cèdent la place à l'unique culture locale : l'olivier. Il y a des champs d'oliviers à perte de vue. Le moindre espace de terre disponible est dédié à l'olivier. Le changement est net : la région est riche. Rien à voir avec cette Espagne traversée les 2 jours précédents. Les véhicules sont de belles berlines, les villages ont des commerces, il y a de la vie. C'est lundi matin et je croise pas mal d'écoliers en chemin vers leurs écoles respectives.

A Santo Tomé, je tombe sur Paul et Antoine. Paul quitte un bistrot et Antoine doit juste venir de s'arrêter en apercevant Paul. Ce dernier me dit que le bar n'a que des madeleines à offrir pour le petit déjeuner. Ce sera sans moi, je continue ma route en quête d'un petit déj' digne de ce nom.

La région est bien vallonnée et la route serpente au milieu de l'arbre roi. Au loin j'aperçois une bourgade qui me paraît assez importante : Peal de Beccero. Antoine me double bien avant que je n'y pose mes roues. Petite ville cossue sympathique, où je me mets en quête d'un bistrot. J'en trouve un, mais qui ne sert pas de chocolat, du café seulement. Etrange. Le patron me guide jusqu'à un autre établissement qui sert du chocolat. Bon qu'à cela ne tienne, ça fera l'affaire. Le choix est tout de même limité : chocolat accompagné de churros. Personne à la diète, s'abstenir, surtout passe ton chemin. Là c'est du 500 Kcalories la bouchée. D'ailleurs, j'en recommande une deuxième portion. Très efficace, ça va me tenir au ventre toute la matinée et me fournir l'énergie nécessaire pour me fader les 35 bornes de Gravel qui m'attendent. Mais ça, je ne le sais pas encore.

Je retire pour la première fois les manchettes et reprends ma route vers Gorafé. Le prochain bled c'est Quesada distant d'une petite dizaine de kilomètres. Il est au pied d'un massif assez imposant. Je n'y coupe pas, on doit le franchir. La montée n'est pas longue – 3-4 kilomètres – mais les pourcentages sont sans équivoques, toujours entre 10 et 14%. Mes premières gouttes de sueur engendrées par l'effort.

Ce massif marque la fin de cette oliveraie géante. Le paysage devient plus aride, plus tourmenté, plus accidenté. Une longue descente me conduit à Huesa et je continue à perdre de l'altitude pendant quelques kilomètres encore. Mais rassurez-vous, au point le plus bas, je suis encore à 500 mètres d'altitude.

C'est vraiment sauvage maintenant, je quitte la route et emprunte une piste cassante qui va monter pendant plus de 10 bornes. J'y laisse des plumes, mais les paysages traversés en valent le coup. Ne connaissant pas le tracé car l'ayant emprunté à Jean-Philippe, je pense que j'approche du but. Pour moi cette piste doit me conduire au CP3. Que Nenni, une fois le sommet atteint, j'évolue sur un plateau puis bascule dans une autre vallée. C'est interminable : plus de 30 bornes de piste à me faire malmener. Je n'imagine même pas si j'avais pris le Tarmac. Bientôt je n'ai plus d'eau et j'ai vraiment la pépie. Bon, tant que ça descend, je n'ai pas trop d'inquiétude. Au pire je m'arrêterai refaire le plein des bidons dans une ferme. Mais point de ferme, il n'y a rien : de la piste à perte de vue qui se tortille au gré de la pente.

Soudain, j'aperçois des habitations au loin. Sauvé, vivement que je repose mes roues sur l'asphalte. Un quart d'heure plus tard, j'y suis. Je me déroute au centre du village (Alicun de Ortega) et tombe sur une fontaine. Le soleil est bien haut maintenant, j'étanche ma soif et rempli les bidons. Je vois des locaux avec leurs sacs d'emplettes. Mais peine perdue, je ne dénicherai pas de commerces.

A la sortie du village, je stoppe pour avaler le sandwich acheté la veille au soir. Un petit coup d'œil au tracking pour m'apercevoir que je passe beaucoup plus à l'ouest que le gros des troupes. Je semble même être sur la même latitude que Léo, qui ne s'est pas arrêté cette nuit. Laurent a déjà validé son CP3 et est sur la route du CP4. On ne roule pas dans la même catégorie.

Sofiane, en dépit de sa longue nuit d'arrêt au CP2, est revenu sur le podium. Incroyable.

Notre valeureux coursier du dimanche matin, vedette du départ avec son vélo de tri et sa sacoche tout juste assez grande pour y glisser une paire de gants, a disparu des écrans radar. Bienvenue dans le monde de la longue distance...

Je suis plus éloigné que je ne le pensais du CP 3. Il me reste une bonne vingtaine de bornes, dont une grande partie sur piste à grimper. Bon ben je viens de prendre un petit coup sur la caboche. Une dizaine de kilomètres plus tard, à Dehesas de Guadix, je passe devant un petit restaurant qui me fait de l'œil. Et devinez quoi ? je m'arrête ! Un ragoût de chevreau accompagné de pommes de terre sautées achève de me requinquer. Ah j'allais oublier : 2 glaces aussi.

Plus possible de se défilier maintenant, quelques kilomètres plus loin je franchis un petit cours d'eau et attaque la dernière partie de piste qui doit me conduire au CP3. Tout de suite ça monte et c'est plutôt raide. Alors que je commence tout juste à attaquer l'ascension, un chien me file le train de façon plus qu'agressive. Là, ça m'énerve. Je stoppe, descends de vélo pour en découdre avec le clébard...qui détale sans demander son reste. La pente est trop raide, je n'arrive pas à repartir. C'est donc à pied que je continue, résigné à rallier le CP 3 coûte que coûte. Heureusement que j'ai remis les manchettes, car le soleil tape fort. Je pousse le vélo pendant presque 2 kilomètres puis me remets en selle, mais pas pour longtemps. Rapidement j'arrive à une espèce de mesure avec un filin et un écriteau qui barre l'accès au chemin que je dois emprunter. Il n'y a pas d'autres accès. Tant pis j'ignore l'interdiction et reprends mon cheminement. C'est une montée très sèche à flanc de montagne. Impossible à monter à vélo,

même avec un VTT. Nouvelle séance de hike a bike. Heureusement que je suis en SPD. Sinon c'était une nouvelle galère en tongues.

En haut c'est la délivrance : 2 kilomètres de piste roulant puis le site du CP3 est en vue. Je suis au milieu de nulle part. C'est saisissant. La trace GPS m'amène jusqu'à une sorte d'arête sur laquelle j'ai une vue à 360°. Je suis carbonisé mais les paysages en valent vraiment la peine. Le désert s'étend à perte de vue.

Soudain j'entends un bourdonnement : c'est Antoine qui est garé un peu plus haut et que je n'ai pas vu en arrivant. Il a sorti son nouveau joujou, un drone pour filmer. Je profite de cette vue une bonne dizaine de minutes, puis vais rejoindre Antoine qui me filme en train de pousser mon vélo. Un autre cycliste est là : Edouard de Lauzon. Il n'est pas à la fête car il souffre d'un syndrome, qui affecte les muscles du cou. Malheureusement pour lui, je ne connais personne qui n'a pas eu à abandonner dans cette situation.

Je profite de l'ombre de la voiture d'Antoine et des victuailles qu'il met généreusement à notre disposition. Maintenant il faut sortir de ce traquenard, c'est-à-dire se retaper un bon bout de piste avec une grosse descente pour récupérer la route. Cette perspective ne m'enchant guère.

Allez go, cap sur le CP 4 distant de 150 kilomètres environ. Si je m'applique bien, je peux le passer cette nuit et rouler encore un peu après pour ne garder que 150 kilomètres pour demain.

Ce que je redoutais arriva : après quelques kilomètres de pistes accidentées, c'est une descente bien engagée qui mène à la route. Comment flinguer un jeu de plaquettes en 20 minutes...

Je ne suis pas mécontent de retrouver une route asphaltée. J'y ai laissé des forces, c'est certain sur cette quarantaine de kilomètres de pistes défoncées. Vivement que la chaleur baisse un peu. C'est vallonné pour rejoindre la route de Guadix. Je ne tarde pas à reprendre Edouard qui ne semble pas vouloir lâcher le morceau. Je le trouve au bord de la route devant une ferme. Le gars du coin lui a donné de la ficelle à botter et il tente de se confectionner un harnais auquel accrocher son casque afin de ne plus avoir la tête pendouillant. Pugnace le lascar ! Le risque qu'il court c'est la chute, sinon rien d'autre.

Le profil est montant pendant une soixantaine de kilomètres avec un bon vent défavorable. J'avance péniblement à faible allure. Je prends mon mal en patience, espérant un regain d'énergie en soirée. Guadix est une ville importante avec une architecture typique du sud de l'Espagne. C'est le premier réel contact avec notre monde depuis le départ : grandes enseignes internationales, des terrasses bondées, des rues grouillantes de monde.

Je ne m'arrête pas, je ne suis pas d'humeur à affronter ce retour brutal à nos réalités. Je traverse Guadix et poursuis mon avancée à une allure de gastéropode. Soudain, mon GPS m'oriente vers l'entrée de l'autoroute : pas bon ça ! Je regarde sur mon téléphone si je peux trouver une autre option. En effet, il y a une toute petite route (Aussi appelée route de service), qui longe l'autoroute, un coup à sa droite, un coup à sa gauche. En fait de route, c'est tantôt bien défoncé, tantôt du Gravel. Ça dure comme cela pendant 80 bornes, jusqu'à ce que je m'engage dans le désert des Tabernas.

Un peu après Guadix, j'ai observé une petite pause de 15 minutes. J'ai acheté quelques boissons, une glace, des chips et un sachet de Haribo. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien. C'est la première fois que j'en achète. Je ne suis pas très bonbon. Un petit check du

tracking : Laurent accompagné de quelques coureurs est dans les Tabernas. Sofiane, revenu sur le podium, chasse derrière l'homme de tête. Je suis épaté.

Cette partie montante le long de l'autoroute est sans fin et bien usante avec un bon vent de face. La nuit tombe et je dois rapidement me couvrir. Vivement que j'en ai terminé avec ce dernier CP. Dans ma tête, je calcule et pense pouvoir aller me coucher avec seulement 100 – 120 bornes à effacer jusqu'à l'arrivée le lendemain.

Il fait nuit noire lorsque je tombe sur une station-service encore ouverte. Petite pause ravito et check du tracking. Laurent et ses comparses sont encore dans les Tabernas. Ça ne sent pas bon. Ils mettent trop de temps pour en sortir à mon goût. Je redoute le pire. Je m'étais fait la même réflexion quand les premiers avaient abordé le Gorafé.

Las Alcobillas Altas : j'ai quitté mon infernale route de service et je traverse ce bled. La trace m'emmène dans le lit d'une rivière asséchée. Il doit y avoir une erreur. Je vérifie avec le téléphone : nan nan, c'est bien cela. Je trouve même des traces de ceux qui me précèdent, il n'y a plus aucun doute possible. Au regard de mon niveau, c'est limite roulant. Il y a des bancs de sable, qui me freinent violemment et me déséquilibrent. Puis ça descend plus franchement sur un chemin constellé de pierres. Je n'en mène pas large. Je ne pensais pas me taper une autre galère de ce type le même jour. Nerveusement, c'est difficile. Je regarde la trace : c'est comme ça pendant plus de 10 kilomètres jusqu'au CP 4.

Mais cette piste vient maintenant se confondre avec le lit de la rivière. Des bancs de sable partout, plus ou moins secs, je ne tiens plus sur le vélo, je dois me résoudre à marcher. J'ai perdu la notion du temps, mais je pense avoir marché pendant plus d'une heure jusqu'au CP. Il n'y a pas intérêt qu'Yvan soit dans le coin, car sinon il va m'entendre. A l'approche du CP, je dois quitter le lit de la rivière et commencer à grimper sur une piste tout aussi impraticable. Je déboule enfin sur une partie plane, je roule 2-300 mètres et tombe sur une gare désaffectée. Je suis en pétard. Quel intérêt à nous infliger ce calvaire.

Je me pose à la gare et regarde par où je sors de ce merdier. Tout d'abord redescendre par où je suis venu, puis continuer dans le lit de la rivière sur plusieurs kilomètres. Gros coup sur la caboche. Je vois si emprunter la voie ferrée est une bonne idée : non ! Je vérifie où est Paul : il est en train de sortir du traquenard par la rivière. Pas le choix, il faut s'y résoudre. Je calcule l'écart entre nos 2 pointages pour tenter d'évaluer combien de temps va me coûter la plaisanterie. Et là je ne comprends plus. L'heure de validation de mon CP 4 est 0h10 et il est 0h40. Je comprends alors que c'était inutile de monter à la gare, le GPS a été détecté en bas au minimum. On ne m'y reprendra plus : la prochaine fois que je me retrouverai dans un tel merdier, je vérifierai !

Résigné, je me focalise sur une seule chose : sortir de cette saloperie, retrouver le macadam et me rapprocher d'Almería. Je mettrai quasiment 2 heures à m'arracher de cet enfer. 2 heures à pousser le vélo, à rouler 50 mètres, tomber, repartir à pied, remonter en selle pour 100 mètres, tomber à nouveau, pousser, etc.

Envolées mes aspirations à finir tranquillement demain par une étape d'une grosse centaine de kilomètres.

Je traîne maintenant ma peine vers Rioja. Je n'apprécie même pas de me retrouver sur la route tellement je suis cuit. J'ai une douleur inquiétante à la fesse droite au niveau de la jonction cuisse-fesse.

Je cherche maintenant un endroit où dormir. Il est bientôt 3 heures du matin et il est inutile de rallier Almeria coûte que coûte.

Je pédale sur une fesse sans entrain. Quelle correction je viens de prendre.

La route longe une rivière entrecoupée de petites localités. Je suis à l'affût d'un bon spot, mais je ne trouve rien de satisfaisant. J'avise un mini porche devant un bâtiment public : ça fera l'affaire.

Plus très lucide, je prends une mauvaise décision. Je me couche sans ni me changer ni me laver. Je suis rôti.

17h05 de selle - 280 malheureux kilomètres- 4400 mètres de dénivélé.

Au bout de 4 heures, j'émerge d'un sommeil sans rêves. J'avale quelques tranches de brioche que je traîne depuis le départ. Dans le petit jour je reprends ma progression vers Nerja.

La douleur à la fesse est insoutenable. C'est sérieux. 180 kilomètres dans cet état : impossible. Je me contorsionne sur la selle en espérant que ma fesse s'anesthésie toute seule. Ça fini par se produire. Je traverse Almeria au ralenti car la circulation est dense. Je rencontre des difficultés à trouver la route qui longe la côte et permet d'éviter le tunnel interdit aux cyclistes. Au moins il n'y a pas de vent. C'est déjà ça. La route côtière n'est pas plate. C'est un enchaînement de patates plus ou moins longues, à la pente plus ou moins prononcée.

C'est assez urbanisé pendant une bonne cinquantaine de bornes. C'est moche et bien loin des clichés des stations balnéaires espagnoles.

Ma foi c'est encore une belle journée qui s'annonce. Quelques morceaux de pizza arrosés de Coca feront office de petit déjeuner.

Comme hier, ces zones urbaines de début d'étape se traversent en suivant une route pas très glamour le long de l'autoroute. Jusqu'à Balenegra, la route est en retrait de la côte. Ensuite, c'est la route côtière typique : ça monte, ça descend au gré des baies et autres pointes de terre, qui s'avancent dans la mer. J'ai 2 coureurs à mes trousses, distants d'une trentaine de kilomètres (100 & 125). Je progresse donc sans relâche et espère que la fesse me fichera la paix jusqu'à l'arrivée.

À Vellila Taramay, je m'octroie une pause déjeuner. Je n'ai plus d'eau de toute façon. Une station-service fait l'affaire. Un hot dog, un sandwich, des chips et une glace sont rapidement ingurgités.

Dernier run jusqu'à Nerja distante d'une cinquantaine de kilomètres environ. Et ils ne sont pas en toc. Les montées s'enchaînent les unes derrière les autres, sans répit. Toujours pas de panneaux Nerja. À une douzaine de kilomètres de la ligne d'arrivée, j'aperçois ce nom tant attendu pour la première fois.

Nerja est vraiment en bord de mer à flanc de montagne. On arrive par le haut et on se laisse glisser jusqu'au bord de mer. Le retour à la civilisation est brutal. Embouteillages, touristes, bruit : c'est sans transition.

J'arrive sur le bord de mer et je distingue au loin les couleurs caractéristiques du Team. C'est le maillot de Laurent arrivé quelques heures plus tôt seulement, attablé en terrasse. Yvan et sa sœur Vanalys m'accueillent. J'ai déjà oublié ce que je voulais lui dire au sujet de son foutu CP4. Je ne peux pas lui en vouloir, tellement il a été aux côtés de chacun d'entre nous avant, pendant et après la course. Il est entré dans mon panthéon personnel des organisateurs au côté de Pascal Bride et Bertrand Albert de Ride Bike 11.

175 kilomètres – 8h10 de selle - 1600 mètres de dénivélé

1235 kilomètres – 59h55 de selle - 14 300 mètres de dénivelé

Les circonstances auront rendu difficiles les agapes auxquelles je m'adonne habituellement lors de ces épreuves. Mais rassurez-vous, les 48 heures passées à Nerja en compagnie des autres coureurs auront été terribles dans ce domaine.

Une belle épreuve de début de saison, avec une mention spéciale sur le choix du site d'arrivée, qui a favorisé les rencontres avec les autres participants : petite ville, possibilités d'hébergement et de restauration nombreux et accessibles financièrement. Le site du départ a aussi permis les échanges. Une organisation et un suivi qui font que chacun se sent bien. Règles du jeu très libres, qui auront permis aux plus forts de se tirer la bourre et aux autres de partager des morceaux de route sans contrevenir à un quelconque règlement. Certainement à l'année prochaine, en cas de seconde édition, sur un autre tracé j'espère.